

Page 170. Le langage de l'enfer s'échappa naturellement de ma bouche.

Il y a ici tout un paragraphe de supprimé. Rien dans cet épisode ne peut plus choquer le lecteur, à moins qu'il ne soit plus permis de traiter les passions dans une épopée. Si les longs combats d'Eudore, si l'exécration avec laquelle il parle de sa faute, si le repentir le plus sincère ne l'excusent pas, je n'ai nulle connaissance de l'art et du cœur humain.

Page 171. Le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle.

« Ubi major atque illustrior incidit res, clamore per agros regiones-
« que significant : hunc alii deinceps excipiunt et proximis tradunt. »
(CÉS., in *Comment.*, lib. VII.)

Page 172. Et que, du faite de quelque bergerie.

Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem, etc.

(*Æneid.*, VII.)

Page 172. Comme une moissonneuse.

Jusqu'ici on avait comparé le jeune homme mourant à l'herbe, à la fleur coupée, « succisus aratro ; » j'ai transporté les termes de la comparaison, et j'ai comparé Velléda à la moissonneuse elle-même. La circonstance de la faucille d'or m'a conduit naturellement à l'image : un poète habile pourra peut-être profiter de cette idée, et arranger tout cela un jour avec plus de grâce que moi.

Ici se terminent les *chants* pour la patrie. J'ai peint notre double origine ; j'ai cherché nos costumes et nos mœurs dans leur berceau, et j'ai montré la religion naissante chez les fils aînés de l'Église. En réunissant ces six livres et les notes de ces livres, on a sous les yeux un corps complet de documents authentiques touchant l'histoire des Francs et des Gaulois. C'est chez les Francs qu'Eudore est témoin d'un des plus grands miracles de la charité évangélique ; c'est dans la Gaule qu'il tombe, et c'est un prêtre chrétien de cette même Gaule qui le rappelle à la vraie religion. Eudore porte nécessairement dans les cachots les souvenirs de ces contrées demi-sauvages, auxquelles il doit, pour ainsi dire, et ses vertus et son triomphe. Ainsi, nous autres Français, nous participons à sa gloire, et, du moins sous un rapport, le héros des *Martyrs*, quoique étranger, se trouve rattaché à notre sol. Ces considérations, peut-être touchantes, n'auraient point échappé à la critique, si on n'avait voulu aveuglément condamner mon ouvrage, en affectant de méconnaître un grand travail et un sujet intéressant, même pour la patrie.

.....

SUR LE ONZIÈME LIVRE.

Page 174. Il me nomma préfet du prétoire des Gaules.

J'ai dit plus haut qu'Ambroise était le fils du préfet du prétoire des Gaules ; mais je suppose à présent que le père d'Ambroise était mort, ou qu'il ne possédait plus cette charge.

Page 174. Je m'embarquai au port de Nîmes.

Voyez la Préface.

Page 174. Marcellin m'admit au repentir.

Pour les erreurs du genre de celles d'Eudore, l'expiation était de sept ans : ainsi Marcellin fait une grâce au coupable en ne le laissant que cinq ans hors de l'Église.

Page 174. Il était encore en Égypte.

On se souvient que lorsque Eudore partit pour les Gaules, Dioclétien était allé pacifier l'Égypte, soulevée par un tyran qui prétendait à la pourpre. (Voyez liv. V et liv. IX.)

Page 174. Môle de Marc-Aurèle.

Peut-être Civita-Vecchia.

Page 175. Porter du blé destiné au soulagement des pauvres.

On lisait dans les éditions précédentes : « Chercher du blé. » (Voyez la Vie de saint Jean l'aumônier, dans la *Vie des Pères du désert*, trad. d'Arnauld d'Andilly, pag. 350.)

Page 175. Utique... Carthage... Marius... Caton, etc.

Voici un ciel, un sol, une mer, des souvenirs bien différents de ceux des Gaules. J'ai parcouru cette route d'Eudore : si le récit de mon héros fatigue, ce ne sera pas faute de variété.

Page 175. A la vue de la colline où fut le palais de Didon.

En doublant la pointe méridionale de la Sicile, et rasant la côte de l'Afrique pour aller en Égypte, on pouvait apercevoir Carthage. J'aurais beaucoup de choses à dire sur les ruines de cette ville, ruines plus considérables qu'on ne le croit généralement ; mais ce n'est pas ici le lieu.

Page 175. Une colonne de fumée.

Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elisa

Collucent flammis. Quæ tantum accenderit ignem
Causa latet.

(Æneid., v.)

Page 176. Je n'étais pas, comme Énée.

Mais Eudore était le descendant de Philopœmen, et le dernier représentant des grands hommes de la Grèce.

Page 176. Je n'avais pas, comme lui... l'ordre du ciel.

Eudore se trompe : il suit les ordres du ciel, et l'empire romain lui devra son salut, puisque c'est par sa mort que le christianisme va monter sur le trône des Césars ; mais le fils de Lathénès ignore ses hautes destinées, et les maux qu'il a causés humilient son cœur.

Page 176. Le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, etc.

Le promontoire de Mercure, aujourd'hui le cap Bon, selon le docteur Shaw et d'Anville. Scipion, passant en Afrique avec son armée, aperçut la terre, et demanda au pilote comment cette terre s'appelait : « C'est le cap Beau, » répondit le pilote. Scipion fit tourner la proue vers ce côté. (TITE-LIVE, liv. x.)

Page 176. Poussés par les vents vers la petite sirte.

Je passai cinq jours à l'ancre dans la petite sirte, précisément pour éviter le naufrage que les anciens trouvaient dans ce golfe. Le fond de la petite sirte va toujours s'élevant jusqu'au rivage : de sorte qu'en marchant la sonde à la main, on vient mouiller sur un bon fond de sable, à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents ; et cette sirte, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

Page 176. La tour qui servit de retraite au grand Annibal.

« Une péninsule, dit d'Anville, où se trouve une place que les Francs nomment Africa, paraît avoir été l'emplacement de *Turris Annibalica*, d'où ce fameux Carthaginois, toujours redouté des Romains, partit en quittant l'Afrique pour se retirer en Asie. »

Page 176. Je croyais voir ces victimes de Verrès.

Allusion à ce beau passage de la 7^e Verrine, chap. clviii, où Cicéron montrait un citoyen romain expirant sur la croix par les ordres de Verrès, à la vue des côtes de l'Italie.

Page 176. L'île délicieuse des Lotophages.

Probablement aujourd'hui Zerbi. On mange encore le lotus sur toute cette côte. Pline distingue deux sortes de lotus. (Liv. xiii, chap. xvii. Voyez aussi l'*Odyssée*.)

Page 176. Les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère.

Pour l'ordre, il aurait fallu Leptis et les autels des Philènes ; mais l'oreille s'y opposait. « *Philenorum aræ*, monument consacré à la mémoire de deux frères carthaginois qui s'étaient exposés à la mort pour « étendre jusque-là les dépendances de leur patrie. » (D'ANVILLE.) Leptis, une des trois villes d'où la province de Tripoli prit son nom. Sévère et saint Fulgence étaient de Leptis. Il existe encore des ruines de cette ville sous le Liba.

Page 176. Une haute colonne attirera bientôt nos regards.

En revenant en Europe, je suis demeuré plusieurs jours en mer en vue de la colonne de Pompée, et certes je n'ai eu que trop le temps de remarquer son effet à l'horizon. Ici commence la description de l'Égypte. Je prie le lecteur de la suivre pas à pas, et d'examiner si on y trouve de l'enflure, du galimatias, et le moindre désir de produire de l'effet avec de grands mots : je puis me tromper, car je ne suis pas aussi habile que les critiques ; mais je suis bien sûr de ce que j'ai vu de mes yeux, et, malheureusement, je vois les choses comme elles sont.

Page 176. Par Pollion, préfet d'Égypte.

C'est ce que porte l'inscription lue par les Anglais, au moyen du plâtre qu'ils appliquèrent sur la base de la colonne. Je crois avoir été le premier ou un des premiers qui aient fait connaître cette inscription en France. Je l'ai rapportée dans un numéro du *Mercur*, lorsque ce journal m'appartenait.

Page 177. Le savant Didyme.

Il y a deux Didymes, tous deux savants : le second, qui vivait dans le quatrième siècle, était chrétien, et versé également dans l'antiquité profane et sacrée. On peut supposer sans inconvénient que le second Didyme est l'auteur du *Commentaire sur Homère*. Il occupa la chaire de l'école d'Alexandrie : c'est pourquoi je l'appelle successeur d'Aristarque, qui corrigea Homère, et qui fut gouverneur du fils de Ptolémée Lagus. J'ai voulu seulement rappeler deux noms chers aux lettres.

Page 177. Arnobe.

Continuation du tableau des grands hommes de l'Église à l'époque de l'action : ce sont à présent ceux de l'Église d'Orient. Il y a ici de légers

anachronismes, encore pourrais-je les défendre et chicaner sur les temps; mais ce n'est point de cela qu'il est question.

Page 177. Dépôt des remèdes et des poisons de l'âme.

On connaît la fameuse inscription de la bibliothèque de Thèbes en Égypte : *Υψηλῆς ἱατρῆιον*. N'est-il pas plus juste pour nous avec le mot que j'y ai ajouté?

Page 177. Du haut d'une galerie de marbre, je regardais Alexandrie, etc.

J'ai souvent aussi contemplé Alexandrie du haut de la terrasse qui règne sur la maison du consul de France; je n'apercevais qu'une mer nue qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues, des ports vides, et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi. Ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots; on aurait cru voir une seule mer, dont une moitié était agitée et bruyante, et dont l'autre moitié était immobile et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité; un Arabe galopant au loin sur un âne, au milieu des débris; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur une grève désolée; les pavillons des divers consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies: tel était le spectacle.

Strabon, liv. VIII, donne une description complète d'Alexandrie, qui m'a servi d'autorité pour tout ce que je dis dans mon texte sur les monuments de cette ville, sur le cercueil de verre d'Alexandre, etc., etc.

Page 178. Ces vaillants qui sont tombés morts.

« Et non dormient cum fortibus cadentibus... qui posuerunt gladios
« suos sub capitibus suis. » (EZECHIEL., cap. XXXII, v. 27.)

Page 179. Qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

Les eaux du Nil, pendant le débordement, ne sont point jaunes, ainsi qu'on l'a dit; elles ont une teinte rougeâtre, comme le limon qu'elles déposent: c'est ce que tout le monde a pu observer aussi bien que moi.

Page 179. Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui.

Je ne sais si l'on avait remarqué avant moi ce passage des *Prophètes* qui peint si bien les Pyramides. J'avais ici un vaste sujet d'amplification, et pourtant je me suis contenté de peindre rapidement cet imposant spectacle; il faut se taire, après Bossuet, sur ces grands tombeaux.

En remontant le Nil pour aller au Caire, lorsque j'aperçus les Pyramides, elles me présentèrent l'image exprimée dans le texte. La beauté du ciel; le Nil, qui ressemblait alors à une petite mer; le mélange des sables du désert et des tapis de la plus fraîche verdure; les palmiers, les dômes des mosquées, les minarets du Caire, les Pyramides lointaines de Saccara, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs: tout cela formait un tableau qui n'a point son égal dans le reste du monde. Si j'osais comparer quelque chose à ces sépulcres des rois d'Égypte, ce seraient les sépulcres des Sauvages sur les rives de l'Ohio. Ces monuments, ainsi que je l'ai dit dans *Atala*, peuvent être appelés les Pyramides des déserts; et les bois qui les environnent sont les palais que la main de Dieu éleva à l'homme-roi enseveli sous le mont du Tombeau.

Page 179. Baignée par le lac Achéruse, où Caron passait les morts.

« Ces plaines heureuses, qu'on dit être le séjour des justes morts, ne
« sont à la lettre que les belles campagnes qui sont aux environs du lac
« d'Achéruse, auprès de Memphis, et qui sont partagées par des champs
« et par des étangs couverts de blé ou de lotos. Ce n'est pas sans fon-
« dement qu'on a dit que les morts habitent là; car c'est là qu'on termine
« les funérailles de la plupart des Égyptiens, lorsque, après avoir fait tra-
« verser le Nil et le lac d'Achéruse à leurs corps, on les dépose enfin dans
« des tombes qui sont arrangées sous terre en cette campagne. Les céré-
« monies qui se pratiquent encore aujourd'hui dans l'Égypte convien-
« nent à tout ce que les Grecs disent de l'enfer, comme à la barque qui
« transporte les corps, à la pièce de monnaie qu'il faut donner au no-
« cher nommé *Caron* en langue égyptienne, au temple de la ténébreuse
« Hécate, placé à l'entrée de l'enfer; aux portes du Cocyte et du Léthé,
« posées sur des gonds d'airain; à d'autres portes, qui sont celles de la
« Vérité et de la Justice, qui est sans tête. » (DIODORE, liv. I, traduct.
de Terrasson.)

Page 179. Tentyra aux ruines magnifiques.

Aujourd'hui Dendéra. Je la suppose ruinée au temps d'Eudore, et telle qu'elle l'est aujourd'hui. Une foule de villes égyptiennes n'existaient déjà plus du temps des Grecs et des Romains, et ils allaient comme nous en admirer les ruines. Je donne ici mille cités à l'Égypte: Diodore en compte trois mille; et, selon le calcul des prêtres, elles s'étaient élevées au nombre de dix-huit mille. Si l'on en croyait Théocrite, ce nombre eût été encore beaucoup plus considérable. Dioclétien lui-même détruisit plusieurs villes de la Thébaïde, en étouffant la révolte d'Achillée.

Page 180. Qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée, etc.

Cécrops fonda Athènes; et Inachus, Argos.

Parmi les sages qui ont visité l'Égypte, Diodore compte, d'après les prêtres égyptiens, Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, Cœnopidès. (Liv. I.) J'ai ajouté les grands personnages de l'Écriture.

Page 180. Cette Égypte, où le peuple jugeait ses rois, etc.

Je citerai Rollin, tout à fait digne de figurer auprès des historiens antiques. « Aussilôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusqu'après la mort; et chacun, touché de l'exemple, craignait de dés-honorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'autre faute, on l'ensevelissait honorablement.

« Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette enquête publique établie contre les morts, c'est que le trône même n'en mettait pas à couvert. Les rois étaient épargnés pendant leur vie, le repos public le voulait ainsi; mais ils n'étaient pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort, et quelques-uns ont été privés de sépulture. » (ROLLIN, *Hist. des Égypt.*)

Page 180. Où l'on empruntait en livrant pour gage le corps d'un père.

« Sous le règne d'Asychis, comme le commerce souffrait de la disette d'argent, il publia, me dirent-ils, une loi qui défendait d'emprunter, à moins qu'on ne donnât pour gage le corps de son père. On ajouta à cette loi que le créancier aurait aussi en sa puissance la sépulture du débiteur, et que si celui-ci refusait de payer la dette pour laquelle il aurait hypothéqué un gage si précieux, il ne pourrait être admis, après sa mort, dans la sépulture de ses pères, ni dans quelque autre, et qu'il ne pourrait, après le trépas d'aucun des siens, leur rendre cet honneur. » (HÉRODOTE, liv. II, traduct. de M. Larcher.)

Page 180. Où le père qui avait tué son fils, etc.

« On ne faisait pas mourir les parents qui avaient tué leurs enfants, mais on leur faisait tenir leurs corps embrassés trois jours et trois nuits de suite, au milieu de la garde publique qui les environnait. » (DIODORE, liv. II, traduction de Terrasson.)

Page 180. Où l'on promenait un cercueil autour de la table du festin.

« Aux festins qui se font chez les riches, on porte après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois, si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle représente parfaitement un mort. Elle n'a qu'une coudée, ou deux au plus. On la montre à tous les convives tour à tour, en leur disant : Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort; buvez donc maintenant et vous divertissez. » (HÉRODOTE, liv. II, traduct. de M. Larcher.)

Page 180. Où les maisons s'appelaient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons.

« Tous ces peuples, regardant la durée de la vie comme un temps très-court et de peu d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la longue mémoire que la vertu laisse après elle. C'est pourquoi ils appellent les maisons des vivants des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer; mais ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts, d'où l'on ne sort plus. Ainsi, les rois ont été comme indifférents sur la construction de leurs palais, et ils se sont épuisés dans la construction de leurs tombeaux. » (DIODORE, liv. I, traduct. de Terrasson.)

Page 180. Leurs symboles bizarres ou effrontés.

Non-seulement j'ai lu quelque chose sur l'Égypte, comme on vient de le voir, mais j'en connais assez bien les monuments; et quand je dis qu'il y avait des symboles effrontés à Thèbes, à Memphis et à Hiéropolis, je ne fais que rappeler ce que la gravure a rappelé depuis Poccocke, et rappellera sans doute encore. Cette note termine la description de l'Égypte idolâtre : il n'y a, comme on le voit, pas une phrase, pas un mot qui ne soit appuyé sur une puissante autorité; et l'on peut remarquer que j'ai renfermé en quelques lignes toute l'histoire de l'Égypte ancienne, sans omettre un seul fait essentiel. Dans la description de l'Égypte chrétienne, qui va suivre, dans la peinture du désert, j'aurais pu m'en rapporter à mes propres yeux, et mon témoignage suffisait, comme celui de tout autre voyageur. On verra pourtant que mes récits sont confirmés par les relations les plus authentiques. Franchement, je suis plus fort que mes ennemis en tout ceci; et puisqu'ils m'y ont forcé par l'attaque la plus bizarre, je suis obligé de leur prouver qu'ils ont parlé de choses qu'ils n'entendent pas.

Page 180. Il venait de conclure un traité avec les peuples de Nubie.

Par ce traité, Dioclétien avait cédé aux Éthiopiens le pays qu'occupaient les Romains au-delà des cataractes.

Page 181. Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, etc.

« Nous partîmes de Benisolet, dit le père Siccard, le 25, pour aller « au village de Baiad, qui est à l'orient du fleuve. Nous prîmes dans ce « village des guides pour nous conduire au désert de Saint-Antoine. Nous « sortîmes de Baiad le 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés « de deux chameliers. Nous marchâmes au nord le long du Nil, l'espace « d'une ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'est pour entrer dans « le célèbre désert de Saint-Antoine, ou de la basse Thébaïde.... Une « plaine sablonneuse s'étend d'abord jusqu'à la gorge de Gebei.... Nous « montâmes jusqu'au sommet du mont Gebei. Nous découvrîmes alors « une plaine d'une étendue prodigieuse.... Son terrain est pierreux et « stérile. Les pluies, qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs « torrents; mais leur lit demeure sec pendant tout l'été.... Dans toute la « plaine, on ne voit que quelques acacias sauvages, qui portent autant « d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres, qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se mettre « à l'abri du soleil brûlant. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 191 et suiv.) Jusqu'ici, comme on le voit, je n'ai rien imaginé; et le père Siccard, qui passa tant d'années en Égypte; ce missionnaire qui savait le grec, le copte, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le latin, le turc, etc., n'avait peut-être rien lu sur l'Égypte, ni rien vu dans ce pays. J'ai substitué seulement le nopal à l'acacia, comme plus caractéristique des lieux. Me permettra-t-on de dire que j'ai rencontré le nopal aux environs du Caire, d'Alexandrie, et en général dans tous les déserts de ces contrées? Cependant, si on ne veut pas qu'il y ait des nopals en Orient, malgré moi et malgré presque tous les voyageurs, je capitulerai sur ce point.

Il faut pourtant que j'apprenne à la critique une chose qu'elle ne sait peut-être pas, et le moyen de m'attaquer. A l'époque où je place des nopals en Orient, il y a anachronisme en histoire naturelle. Les cactus sont américains d'origine. Transportés ensuite en Afrique et en Asie, ils s'y sont tellement multipliés, que la chaîne de l'Atlas en est aujourd'hui remplie. Quelques botanistes doutent même si ces plantes ne sont point naturelles aux deux continents. Un seul végétal introduit dans une contrée suffit pour changer l'aspect d'un paysage. Le peuplier d'Italie, par exemple, a donné un autre caractère à nos vallées. J'ai peint et j'ai dû peindre ce que je voyais en Orient, sans égard à la chronologie de l'histoire naturelle.

Page 181. Des débris de vaisseaux pétrifiés.

« Sur le dos de la plaine, dit le père Siccard, on voit de distance en « distance des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté « qui paraissent venir du débris de quelque bâtiment; mais, quand on « y veut porter la main, tout ce qui paraissait bois se trouve être pierre. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 48.) Me voilà encore à l'abri. Il est vrai que le père Siccard raconte cette particularité du désert de Scété et de la mer sans eau, et moi je la place dans le désert de la basse Thébaïde; mais un autre voyageur dit avoir rencontré les mêmes pétrifications en allant du Caire à Suez: il diffère seulement d'opinion avec le missionnaire sur la nature de ces pétrifications.

Page 181. Des monceaux de pierres élevés de loin à loin.

« Nous traversâmes, dit encore le père Siccard, le chemin des *Anges*; « c'est ainsi que les chrétiens appellent une longue trainée de petits « morceaux de pierres dans l'espace de plusieurs journées de chemin: « cet ouvrage... servait autrefois pour diriger les pas des anachorètes... « car le sable de ces vastes plaines, agité par les vents, ne laisse ni « sentier ni trace marquée. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 29.)

Page 181. L'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles, etc., jusqu'à l'alinéa.

« Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de « gazelles, de loups, de corneilles, paraissent tous les matins fraîche- « ment imprimés sur le sable. » (Le père SICCARD, *Lettres édif.*, tom. v, pag. 41.) J'ai souvent entendu la nuit le bruit des sangliers qui rongeaient des racines dans le sable: ce bruit est assez étrange pour m'avoir fait plus d'une fois interroger mes guides. Quant au chant du grillon, c'est une petite circonstance si distinctive de ces affreuses solitudes, que j'ai cru devoir la conserver. C'est souvent le seul bruit qui interrompe le silence du désert libyque et des environs de la mer Morte; c'est aussi le dernier son que j'aie entendu sur le rivage de la Grèce, en m'embarquant au cap Sunium pour passer à l'île de Zéa. Peindre à la mémoire le foyer du laboureur, dans ces plaines où jamais une fumée champêtre ne vous appelle à la tente de l'Arabe; présenter au souvenir le contraste du fertile sillon et du sable le plus aride, ne m'ont point paru des choses que le goût dût proscrire; et les critiques que j'ai consultés ont tous été d'avis que je conservasse ce trait.

Page 182. Il enfonçait ses naseaux dans le sable

Tous les voyageurs ont fait cette remarque, Poccoke, Shaw, Siccard, Niebhur, M. de Voluey, etc. J'ai vu souvent moi-même les chameaux

souffler dans le sable sur le rivage de la mer, à Smyrne, à Jaffa et à Alexandrie.

Page 182. Par intervalle, l'autruche poussait des sons lugubres.

Sorte de cri attribué à l'autruche par toute l'Écriture. (Voyez Job et Michée.)

Page 182. Le vent de feu.

C'est le kamsin. Il n'y a point d'ouvrage sur l'Égypte et sur l'Arabie qui ne parle de ce vent terrible. Il tue quelquefois subitement les chameaux, les chevaux et les hommes. Les anciens l'ont connu, comme on peut le remarquer dans Plutarque.

Page 183. Le rugissement d'un lion.

On prétend qu'on ne trouve pas de lions dans les déserts de la basse Thébaïde : cela peut être. On sait, par l'autorité d'Aristote, qu'il y avait autrefois des lions en Europe, et même en Grèce. J'ai suivi dans mon texte l'*Histoire des Pères du désert*; et je le devais, puisque c'était mon sujet. On lit donc dans mon *Histoire* que ces grands solitaires apprivoisaient des lions, et que ces lions servaient quelquefois de guides aux voyageurs. Ce furent deux lions qui, selon saint Jérôme, creusèrent le tombeau de saint Paul. Le père Siccard assure qu'on voit rarement des lions dans la basse Thébaïde, mais qu'on y voit beaucoup de tigres, de chamois, etc. (*Lettre édif.*, tom. v, pag. 219.)

Page 183. Un puits d'eau fraîche.

« L'aurore, dit le père Siccard, nous fit découvrir une touffe de palmiers éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces palmiers ombrageaient un petit marais, dont l'eau, quoiqu'un peu salée, était bonne à boire. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 196.)

Page 183. Je commençai à gravir des rocs noirs et calcinés.

« Le monastère de Saint-Paul, où nous arrivâmes, est situé à l'orient, dans le cœur du mont Colzim. Il est environné de profondes ravines et de coteaux stériles, dont la surface est noire. » (Le père SICCARD, *Lettre édif.*, tom. v, pag. 250.)

Page 184. Au fond de la grotte.

« Il (Paul) trouva une montagne pierreuse, auprès du pied de laquelle était une grande caverne dont l'entrée était fermée avec une pierre; laquelle ayant levée pour y entrer, et regardant attentivement de tous côtés, par cet instinct naturel qui porte l'homme à désirer de

« connaître les choses cachées, il aperçut au-dedans comme un grand vestibule qu'un vieux palmier avait formé de ses branches en les étendant et les enlaçant les unes dans les autres, et qui n'avait rien que le ciel au-dessus de soi. Il y avait là une fontaine d'eau très-claire, d'où sortait un ruisseau qui à peine commençait à couler, qu'on le voyait se perdre dans un petit trou, et être englouti par la même terre qui le produisait. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 5.)

Page 184. Comment vont les choses du monde?

« Ains Paul, en souriant, lui ouvrit la porte; et alors s'étant embrassés diverses fois, ils se saluèrent et se nommèrent tous deux par leurs propres noms. Ils rendirent ensemble grâces à Dieu; et, après s'être donné le saint baiser, Paul s'étant assis auprès d'Antoine, lui parla de cette sorte :

« Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et dont le corps, flétri de vieillesse, est couvert par des cheveux blancs tout pleins de crasse. Voici cet homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. Mais puisque la charité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous supplie, comme va le monde? Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Qui est celui qui règne aujourd'hui? » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 10.)

Page 184. Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte.

« Y ayant déjà cent treize ans que le bienheureux Paul menait sur la terre une vie toute céleste; et Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans (comme il l'assurait souvent), demeurant dans une autre solitude, il lui vint en pensée que nul autre que lui n'avait passé dans le désert la vie d'un parfait et véritable solitaire. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 6.)

Page 185. Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain.

Allusion à l'histoire du corbeau de saint Paul. J'ai écarté tout ce qui pouvait blesser le goût dédaigneux du siècle, sans pourtant rien omettre de principal. Il ne faut pas, d'ailleurs, que les partisans de la mythologie crient si haut contre l'histoire de nos saints : il y a des corbeaux et des corneilles qui jouent des rôles fort singuliers dans les fables d'Ovide. Ne sait-on pas comment Lucien s'est moqué des dieux du paganisme, et combien, en effet, on peut les rendre ridicules? Tout cela est de la mauvaise foi. On admire dans un poète grec ou latin ce que l'on trouve bizarre et de mauvais goût dans la vie d'un solitaire de la Thé-

baïde. Il est très-aisé, en élaguant quelques circonstances, de faire de la vie de nos saints des morceaux pleins de naïveté, de poésie et d'intérêt.

Page 186. Un horizon immense.

« Étant parvenus à l'endroit le plus haut du mont Colzim, nous nous y arrêtâmes pendant quelque temps pour contempler avec plaisir la mer Rouge, qui était à nos pieds, et le célèbre mont Sinai, qui bornait notre horizon. » (*Lett. édif.*, tom. v, pag. 214.)

Page 186. Une caravane.

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité : la première que l'on remarque dans l'histoire romaine remonte au temps d'Auguste, lors de l'expédition des légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

Page 186. Des vaisseaux chargés de parfums et de soie.

Les parfums de l'Orient et les soies des Indes venaient aux Romains par la mer Rouge. Les philosophes grecs allaient quelquefois étudier aux Indes la sagesse des brahmanes.

Page 187. Confesseur de la foi.

Ce morceau achève la peinture du christianisme. Il fait voir la suite et les conséquences de l'action ; il montre Eudore récompensé, les persécuteurs punis, et les nations modernes se faisant chrétiennes sur les débris du monde ancien et les ruines de l'idolâtrie.

Page 187. Grande rébellion tentée par leurs pères.

C'est la révolte d'Adam et la chute de l'homme. Le reste du passage touchant la morale écrite, les révolutions de l'Orient, etc., n'a pas besoin de commentaires. Je suppose, avec quelques auteurs, que l'Égypte a porté ses dieux dans les Indes, comme elle les a certainement portés dans la Grèce. Toutefois, l'opinion contraire pourrait être la véritable, et ce sont peut-être les Indiens qui ont peuplé l'Égypte. « Mundum tradidit disputationibus eorum. »

Page 187. Vous avez vu le christianisme pénétrer, etc.

Ceci remet sous les yeux le récit, et le but du récit.

Page 188. Le grand dragon d'Égypte.

« Ecce ego ad te, Pharaon rex Ægypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius. » (*EZECH.*, xxix.)

Page 188. Les démons de la volupté, etc.

Allusion aux tentations des saints dans la solitude, et aux miracles que Dieu fit en faveur des pieux habitants du désert.

Page 189. La pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué.

La pyramide de Chéops est la grande pyramide près de Memphis ; le tombeau d'Osymandué était à Thèbes. On peut voir dans Diodore (liv. I, sect. II) la description de ce superbe tombeau ; elle est trop longue pour que je la rapporte ici.

Page 189. La terre de Gessen.

« Dixit itaque rex ad Joseph... In optimo loco fac eos habitare, et trade eis terram Gessen. »

Page 189. Ils se sont remplis du sang des martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel.

« Fecit et altare holocausti... Cujus cornua de angulis procedebant... Et in usus ejus paravit ex ære vasa diversa. » (*Exod.*, cap. xxvii.)

Page 189. D'où viennent ces familles fugitives, etc.

Saint-Jérôme, étant retiré dans sa grotte à Bethléem, survécut à la prise de Rome par Alaric, et vit plusieurs familles romaines chercher un asile dans la Judée.

Page 189. Enfants impurs des démons et des sorcières de la Scythie.

Jornandès raconte que des sorcières chassées loin des habitations des hommes, dans les déserts de la Scythie, furent visitées par des démons, et que de ce commerce sortit la nation des Huns.

Page 189. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards ; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable.

« Leviores parvis equi ejus... Et congregabit quasi arenam captivitatem. » (*HABAC.*, chap. I, v. 8 et 9.)

Page 189. La tête couverte d'un chapeau barbare.

C'est encore Jornandès qui forme ici l'autorité. Il donne ce chapeau à certains prêtres et chefs des Goths.

Page 189. Les joues peintes d'une couleur verte.

« Le Lombard se présente : ses joues sont peintes d'une couleur verte ;

« on dirait qu'il a frotté son visage avec le suc des herbes marines qui croissent au fond de l'Océan, dont il habite les bords. » (SIDON. APOLL., liv. VIII, *Epist. ix, ad Lampr.*)

Page 190. Ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avait abattu.

Gibbon cite ce trait dans son *Histoire de la chute de l'empire romain*.

Page 190. Tous viennent du désert d'une terre affreuse.

« Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt, de deserto venit, de terra horribili. » (Is. cap. XXI, v. 1.)

Page 190. Il vient couvrir ce pauvre corps.

« Mais parce que l'heure de mon sommeil est arrivée. Notre-Seigneur vous (Antoine) a envoyé pour couvrir de terre ce pauvre corps, ou, pour mieux dire, pour rendre la terre à la terre. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 12.)

Page 190. Il tenait à la main la tunique d'Athanase.

« Je vous (Antoine) supplie d'aller querir le manteau que l'évêque Athanase vous donna, et de me l'apporter pour m'ensevelir. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, t. I, pag. 12.)

Page 190. J'ai vu Élie, etc.

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert; et, pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans un paradis. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 13.)

Page 191. Je vis, au milieu d'un chœur d'anges.

« Il (Antoine) vit, au milieu des troupes des anges, entre les chœurs des prophètes et des apôtres, Paul tout éclatant d'une blancheur pure et lumineuse, monter dans le ciel... Il y vit le corps mort du saint qui avait les genoux en terre, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant, et qu'il pria. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 14.)

Page 191. Je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène.

Préparation au voyage de Cymodocée à Jérusalem.

Page 191. Je vis ensuite les sept Eglises.

Complément de la peinture de l'Église sur toute la terre. « Angelo Ephesi « Ecclesie scribe... Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam. » Smyrne : « Scio tribulationem tuam. » Pergame : « Tenes nomen meum, et non negasti fidem meam. » Thyatire : « Novi... charitatem tuam. » Sardes : « Scio opera tua quia nomen habes quod vivas, et mortuus es. » Laodicée : « Suadeo tibi emere a me aurum... ut vestimentis albis induaris. » Philadelphie : « Hæc dicit sanctus et verus qui habet clavem David. Ego dilexite. » (*Apocal.*, cap. II et III.)

Page 191. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui... daigna me confier ses vastes projets.

Regard jeté sur la fondation de Constantinople, que saint Augustin appelle magnifiquement la compagne et l'héritière de Rome (*de Civ. Dei.*)

SUR LE DOUZIÈME LIVRE.

L'action recommence, dans ce livre, au moment où le lecteur l'a laissée à la fin du livre de *l'Enfer* : l'amour dans Hiéroclès, l'ambition dans Galérius, la superstition dans Dioclétien, sont réveillés à la fois par les esprits des ténèbres; et ces esprits conjurés ignorent qu'ils ne font qu'obéir aux décrets de l'Éternel, et concourir au triomphe de la foi.

Page 194. Voilà les trésors de l'Église, etc.

J'attribue à Marcellin la touchante histoire de saint Laurent. Celui-ci, sommé par le gouverneur de Rome de livrer les trésors de l'Église, rassembla tous les malheureux de cette grande ville, les aveugles, les boiteux, les mendiants : « Tous, dit Prudence, étaient connus de Laurent, et ils le connaissaient tous. » Tel fut le trésor qu'il présenta au persécuteur des fidèles. (Voyez PRUD., in *Coron.* et *Act. Mart.*)

Page 194. Dans la vaste enceinte, etc.

Καλῆ ὑπὸ πλατανίστιν, ὅθεν ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ
 Ἐνθ' ἐρᾶν μέγα σῆμα δράκων ἐπὶ νῶτα δαρκινός,
 Σμερδαλέος; τὸν δ' αὐτὸς Ὀλύμπιος ἦκε φύσσει,
 Βωμοῦ ὑπαίλας, πρὸς βα πλατανίστον ὄρουσεν.
 Ἐνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοί, νήπια τέκνα,
 Ὅζω ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπιτῶτες,
 Ὅτῳ ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἥ τέκε τέκνα.
 Ἐνθ' ὄγε τοὺς ἔλεινὰ κατήσθιε τετριγύτας.

Μήτηρ δ' ἀμφοποτάτο δδουρομένη φίλα τέκνα
Τὴν δ' ἐλελιζάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμφιαχυσάν.

(*Iliad.*, lib. II, v. 307.)

Page 195. Les balances d'or.

(Voyez Homère et l'Écriture.)

Page 195. Il veut que les officiers, etc.

Dioclétien commença en effet la persécution par forcer les officiers de son palais, et même sa femme et sa fille, à sacrifier aux dieux de l'empire.

Page 195. Du Tmolus.

Montagne de Lydie. Elle était célèbre par ses vins et par la culture du safran :

... Nonne vides croceos ut Tmolus odores, etc.
(*Georg.*, I, 56.)

Page 195. Fils de Jupiter, etc.

Les formes de l'adulation la plus abjecte étaient en usage à cette époque : on le verra dans les notes du livre XVI^e. Eudore a déjà parlé, livre IV^e, du titre d'Éternel que prenaient les empereurs.

Page 196. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, etc.

Ce fut dans la fatale expédition de Nicias contre Syracuse.

Page 196. Où respirent encore les feux de la fille de Lesbos.

Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

(HORAT., *Od.* IX, lib. IV.)

Page 196. Céphallénie aimée des colombes.

C'est l'épithète qu'Homère donne à Thisbé. (*Iliad.*, liv. II.) Je l'ai donnée à Céphallénie, parce qu'en passant près de cette île j'y ai vu voler des troupes de colombes.

Page 196. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno.

..... Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno; quas dira Celæno
Harpyiæque colunt.

(*Æneid.*, III, v. 210.)

Page 198. Les hauts sommets du Cyllène.

Voyez le livre II et les notes. Il n'y a rien ici de nouveau, excepté

l'histoire de Syrinx. Syrinx était la fille du Ladon ; Pan l'aima, et la poursuivit au bord du fleuve. Elle échappa aux embrassements du dieu de l'Arcadie, par le secours des nymphes. Elle fut changée en roseau. Le zéphyr, en balançant ces roseaux, en fit sortir des plaintes ; Pan, frappé de ces plaintes, arracha les roseaux, et en composa cette espèce de flûte que les anciens appelaient syrinx.

Page 199. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, etc.

Multæ viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus
Verbaque.

(*Æneid.*, IV, v. 3.)

Page 201. Les désirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, etc.

Ἡ, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κροτὸν ἱμάντα,
Ποικίλον· ἔνθα δὲ οἱ θελκτῆρια πάντα τέτυκτο·
Ἐνθ' ἐνὶ μὲν φιλότης, ἐν δ' ἡμερος, ἐν δ' ὀαριστὸς
Ἡάρρασις, ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονοόντων.
(*Iliad.*, lib. XIV, v. 214.)

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolett, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli bacl.

(*Gerusal.*, canto XVI, st. 23.)

Page 201. La colère de cette déesse, etc.

O haine de Vénus, ô fatale colère !

(RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. III.)

Page 201. A chercher le jeune homme dans la palestres.

Βασεῦμαι ποτὶ τὰν Τιμαγήτοιο παλαίστραν
Δύριον.

(THÉOCR., *Idylle* II, v. 8.)

Page 201. La langue embarrassée.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égaré mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

(BOILEAU, *traduction de Sapho.*)

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

(RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. III.)

Page 201. A recourir à des philtres.

Ἡ̄ μοι ταὶ δάρναι; φέρε, Θεέστυλι. Ἡ̄ δὲ τὰ φίλτρα;
 Ἄλλὰ, Σελάνα,
 Φαίνε καλόν· τιν γὰρ ποταίσομαι ἄσχυρα, δαῖμον, etc.
 (THÉOCR., *Idylle* II, v. 1 et 10.)

Page 201. Qu'il s'assied sur le dos du lion, etc.

(Voyez les mythologues et sculpteurs antiques.)

Page 201. Quelle religion est la vôtre!

Voilà ce qui explique l'espèce de contradiction que l'on remarque entre le commencement et la fin du discours de Cymodocée.

Page 201. Lorsque le Tout-Puissant, etc.

« Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ. »
 « ...Plantaverat autem Dominus Deus Paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem... » (*Genes.*, cap. II, v. 7 et 8.)

Page 201. L'Éternel tira du côté d'Adam, etc.

« Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam in muliere. »
 « ... Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea. » (*Genes.*, cap. II, v. 22 et 23.)

Page 201. Adam était formé pour la puissance, etc.

Not equal, as their sex not equal seem'd;
 For contemplation he, and valour form'd;
 For softness she, and sweet attractive grace.
 (MILT., *Parad. lost.*)

Page 202. Je tâcherais de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits, etc.

« In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. » (*Os.*, cap. XI, v. 4.)

Page 202. Je vous rendrais mon épouse par une alliance, etc.

« Et sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et in judicio, et in misericordia, et in miserationibus. » (*Os.*, cap. II, v. 19.)

Page 202. Ainsi le fils d'Abraham, etc.

« Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem : et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret. » (*Genes.*, cap. XXIV, v. 67.)

Page 202. Avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur.

C'est ordinairement la fille vertueuse et innocente qui peut enseigner

la pudeur à un jeune homme passionné : la religion chrétienne prouve ici sa puissance, puisqu'elle met le langage chaste dans la bouche d'Eudore, et l'expression hardie dans celle de Cymodocée. Cela est nouveau et extraordinaire sans doute, mais naturel, par l'effet des deux religions ; et c'eût été blesser la vérité, que de présenter des mœurs contraires.

Page 204. Elle promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

C'est ici la simple nature, et cela ne blesse point la religion, parce que Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate. (Voyez le livre du *Ciel.*)

Page 204. La tombe d'Épaminondas, et la cime du bois de Pélagus.

« En sortant de Mantinée par le chemin de Pallantium, vous trouverez, à trente stades de la ville, le bois appelé Pélagus... Épaminondas fut tué dans ce lieu. Ce grand homme fut enterré sur le champ de bataille. » (PAUSAN., *in Arcad.*, cap. II.)

Ce livre offre le contraste de tout ce que la mythologie nous a laissé de plus riant et de plus passionné sur l'amour, et de tout ce que l'Écriture a dit de plus grave et de plus saint sur la tendresse conjugale. Lequel de ces deux amours l'emporte ? C'est au lecteur à prononcer.

.....

SUR LE TREIZIÈME LIVRE.

Page 205. Le temple de Junon Lacinienne, etc.

C'est Plutarque qui raconte cette fable dans ses *Morales*. Ce temple était d'ailleurs très-célèbre, et bâti sur le promontoire appelé Lacinius, au fond du golfe de Tarente en Italie. Tite-Live et Cicéron ont parlé de ce temple.

Page 205. Le mont Chélydoné.

Montagne d'Arcadie, particulièrement consacrée à Mercure. Ce dieu trouva sur cette montagne la tortue dont l'écaille lui servit à faire une lyre. (PAUSAN., *in Arcad.*, cap. XVII.)

Page 208. Un temple qu'Oreste avait consacré aux Grâces et aux Furies.

Oreste, revenu de sa frénésie, sacrifia aux Furies blanches. Les Arcadiens élevèrent un temple à l'endroit où s'était accompli le sacrifice, et ils le dédièrent aux Furies et aux Grâces. Pausanias place ce temple près de Mégalopolis, sur le chemin de la Messénie. Je n'ai pas suivi son texte. (PAUSAN., *in Arcad.*, cap. XXXIV.)